

était un provençal ; son accent du midi, sa prononciation vicieuse auraient défigurés Bossuet lui-même, et arrachés des grimaces et des murmures à tous les nombreux français qui se trouvaient présents. Ils paraissaient indignés de voir la grande nation si mal représentée dans une circonstance aussi solennelle. Le dernier discours fut prononcé par un natif de la nouvelle Zélande, naguère encore anthropophage. (Il avoue lui-même qu'un jour il eut l'appétit de manger son oncle.) Sa figure sauvage, mais pleine d'énergie et d'expression, ses accents gutturaux, ses gestes étranges divertirent beaucoup l'auditoire.

Au milieu de la séance, l'attention fut reposée par un charmant morceau de musique vocale, exécuté par les élèves avec accompagnement d'orchestre. Le professeur de chant avait habilement adapté aux paroles italiennes, toutes de circonstances, de très-beaux airs tirés, je crois, de la Reine de Chypre. "Les Mages à Jérusalem," tel était le titre de cette cantate. C'était une espèce de dialogue entre les Mages, les courtisans d'Hérode, Hérode lui-même, et les Lévités, au moment de l'arrivée des Saints-Rois dans la cité de Dieu. L'impatiente curiosité des monarques allant à la recherche du nouveau Roi d'Israël, la surprise, l'indignation d'Hérode et de ses courtisans, l'enthousiasme prophétique des prêtres et des lévites qui chantent la gloire de Bethléem, *non umil citta*, furent admirablement rendus.

La séance finit, comme toutes les séances académiques et littéraires, par un remerciement, et tous les auditeurs se retirèrent heureux et satisfaits. On se félicitait mutuellement d'avoir échappé, pendant quelques heures, aux pénibles préoccupations du présent et de l'avenir. Qui aurait dit, en assistant à cette paisible réunion, que l'Italie presque entière est en feu, qu'à quelques lieues même de Rome, la guerre exerce ses plus cruels ravages ? Le calme et la sérénité sont bien la marque de la véritable force ! Tandis que les empires se déchainent avec fureur contre l'église romaine et son chef, qu'ils en prédisent même à heure fixe la destruction, à Rome rien n'est changé dans l'état ordinaire des choses ; des hauteurs du Vatican, le pontife suprême gouverne tranquillement l'église universelle ; les évêques accourent avec empressement à ses pieds ; dans leur studieuse retraite, les apôtres de Jésus-Christ se préparent, sous l'inspiration du Père commun, à porter courageusement, dans les contrées les plus barbares et les plus éloignées, cette bonne nouvelle du

plus en plus indignes par leur malice et leur ingratitude.

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 28 FÉVRIER 1861.

PALINODIE.

Notre lumière, chers confrères, se trouve présentement sous un boisseau. L'on formule partout contre nous les accusations les plus graves, et les plus propres à submerger une réputation loin au-dessus de celle à laquelle nous oserions prétendre. C'est tantôt l'histoire par nous défigurée que l'on fait surgir contre nous ; tantôt ce sont les événements contemporains que nous torturons, paraît-il, à notre fantaisie ; enfin et surtout c'est notre style qui bien loin d'être un sujet de félicitation pour nous et de consolation pour la critique, est vraiment pitoyable... Oh mais affreux...

Or, comme nous ne voulons aucunement devenir pierre d'achoppement aux honnêtes gens, nous allons essayer à réparer autant que possible le scandale donné, tout en protestant cependant contre l'injustice partielle de nos Mentors qui veulent placer sur nos épaules ce qui se trouve à l'enseigne d'autrui. Nous consentons à porter en toute humilité notre propre besace ; mais l'ordre moral et les lois de l'équité exigent que chacun en fasse autant.

D'abord et d'une, nous plaçons coupable au premier chef, et nous faisons amener l'honorable à la mémoire du gouvernement Prévost à qui, nous avons imputé vis-à-vis de feu l'honorable D. B. Viger, un acte dont la responsabilité pèse sur S. John Colborne.—Quant au second chef, c'est bien la Russie et non la Prusse qui a su se ménager dernièrement en Chine un si grand accroissement de territoire, et nous ne nous expliquons pas comment, dans ce cas comme dans bien d'autres, nos compositeurs puissent prendre sur eux de corriger notre manuscrit.

Voilà la limite de notre culpabilité, et nous terminerions ici notre défense si la troisième accusation ne nous eût fait faire une découverte assez importante et que nous croyons devoir soumettre à nos confrères littérateurs : c'est que rien au monde n'est plus propre à orner et à embellir le style que des guillemets. Des guillemets ! mais ce n'est pas là assurément, me dites-vous, l'essentiel d'un bon style.—Voici cependant qui le prouve.—On a critiqué vertement notre style, dont on reste la médiocrité nous était déjà depuis longtemps apparente ; mais malheureusement on a cité comme échantillon et preuve, quelques articles sur *Diogène* qui ont paru dernièrement dans nos colonnes.

Eh ! bien.

Eh bien, nous prétendons qu'il n'y a que le manque de guillemets qui ait pu rendre exécration un morceau *anal ysé* mot pour mot de la dernière édition des œuvres de Fénelon. Nul doute que si on avait donné ces articles sous forme d'extraits, avec le nom de l'auteur, ils eussent été trou-

vés charmantes tout d'abord, et à juste titre ; nous félicitons donc qui de droit d'une invention tellement en accord avec l'esprit du siècle, et qui doit épargner tant de fatigues et de peines à ceux qui désirent briller à l'avenir par l'excellence de leurs écrits.

Le discours de M. Racine, prononcé à la cathédrale de Québec, lors de la cérémonie funèbre en l'honneur des soldats pontificaux, a été reproduit sur le *Journal de Rome*.

Samedi dernier, Mgr. de Tola a promu au sacerdoce M. T. Chandonnet, et M. N. Maingui et M. T. Chapreou au sous-diaconat Dimanche, M. N. Maingui a été fait Diacre.

CORRESPONDANCES.

M. le Rédacteur,

Depuis quelque temps, je me suis occupé, dans mes loisirs, d'un travail qui peut être utile ou du moins intéresser la curiosité de vos lecteurs. J'ai compilé les Registres, Annales et Catalogues du séminaire et j'ai constaté les résultats qui suivent et que vous voudrez bien, je l'espère, publier dans l'*Abeylle*.

Le nombre des élèves qui entrent chaque année au petit Séminaire de Québec est, en moyenne, de 112.

Le nombre total des élèves est, chaque année, d'à peu près 360 : cependant, en 1851-52, il y en avait en même temps 424, et, par une singulière coïncidence, 212 étaient pensionnaires et 212, externes.

Sur les 112 élèves qui entrent chaque année, 58 sont de Québec, et 54 d'ailleurs, généralement de la campagne.

Des 58 élèves de la ville qui entrent chaque année, environ les deux-tiers vont en huitième, les autres en Septième et très peu dans les classes supérieures à la Septième.

Des 54 élèves qui viennent chaque année de la campagne, les trois quarts entrent dans une classe supérieure à la Huitième, le plus grand nombre en Septième.

Les élèves de la ville sont en grande majorité en Huitième, en faible majorité en Septième et en minorité en Sixième ; en Secondé, ils ne forment plus que le tiers de la classe.

Des élèves qui entrent chaque année, 35 sortent avant la rentrée de la seconde année du cours d'études, et 17 autres avant la rentrée de la troisième année.

14 ou 15 élèves finissent chaque année leurs études ; sur ce nombre, 10 sont de la campagne, et 4 ou 5, de la ville.

Depuis 1848 49 jusqu'à 1860 (12 ans), 176 élèves ont terminé leurs études au Séminaire de Québec.

Sur ce nombre, 93 sont ou sont morts dans l'état ecclésiastique ; 18 sont avocats ou en voie de le devenir ; 16 sont médecins ou le seront bientôt ; 8 sont notaires ou clercs-notaires ; 6 sont cultivateurs ; 6 sont instituteurs ; 5 sont dans le commerce ; 3 sont employés comme écrivains dans les bureaux publics ; 2 sont artistes ; 1 est arpenteur ; 1 est mécanicien ; 1 étudie le génie civil ; 1 est ouvrier.

Durant la même période de temps (12